

Présentation du dossier Penser les catastrophes : philosophie(s) de crise

Vincent Guillin*

« La Chouette de Minerve ne prend son envol qu'à la tombée de la nuit », nous a-t-on répété. Certainement est-ce là le sort de toute activité réflexive, destin spéculatif auquel la philosophie ne peut se soustraire, mais dont cette dernière aurait fait de nécessité épistémique vertu théorétique, à titre de garantie de la spécificité et de la valeur d'un discours informé et objectif, purgé des peurs déraisonnables comme des espoirs infondés. Une telle posture, assumée ou revendiquée, semble néanmoins, parce que focalisée sur la considération de ce qui a été ou de ce qui est (et, à ce titre, « rétrograde »), bien mal nous préparer à affronter ce qui relève de l'original, de l'inédit ou du sans précédent, notamment quand il se présente sous la forme d'un événement d'envergure aux conséquences funestes, à savoir la catastrophe, réalité dont on voudrait pourtant se prémunir, en l'anticipant pour au mieux l'éviter, à défaut la mitiger, ou au pire s'y résoudre. Figée dans un *sub specie aeterni* hautain, la philosophie, comme déjà résignée, ne nous offrirait alors qu'une maigre consolation, celle de nous rendre conscient que, catastrophe ou pas, c'est bien notre finitude qui nous définit, au double sens où il faut bien disparaître un jour et où jamais nous ne serons en mesure de saisir pleinement pourquoi il fallait nécessairement que notre existence prît fin. À ce compte-là, la « tombée de la nuit » serait à prendre comme un crépuscule dont il

* Professeur au département de philosophie de l'Université du Québec à Montréal.

faudrait se convaincre, à rebours de toute induction optimiste, qu'il ne sera pas suivi de l'aube d'un jour nouveau.

Pourtant, confronté aux catastrophes, le fatalisme ou le pessimisme ne sont pas les seules options philosophiques possibles. En effet, comme s'y emploie Vincent Guillin dans ses « Prolégomènes à une philosophie des catastrophes », on peut montrer qu'il existe, au sein de la tradition philosophique, tout un trésor de réflexions métaphysiques, ontologiques, épistémologiques, esthétiques, éthiques et politiques ayant pris la catastrophe – sous ses différentes formes – pour objet, réflexions qui ne se limitent pas à l'analyse, mais qui bien souvent aussi enjoignent à l'action. Philosophier sur les catastrophes, ce n'est donc pas nécessairement sombrer dans le renoncement, mais plutôt y faire face lucidement pour y survivre, c'est-à-dire, en l'occurrence, continuer à vivre dans des circonstances qui altèrent profondément, du point de vue individuel et collectif, le sens et les conditions de l'existence et en tirer les conclusions, pour le futur, qui s'imposent. Il y aurait donc aussi une fièvre philosophique « antérograde ».

Mais, pour répondre adéquatement aux épreuves de tous ordres que posent les catastrophes, encore faut-il savoir décrire et appréhender celles-ci, autant dans leurs caractéristiques intrinsèques que dans leurs effets sur nous. Ainsi le philosophe des catastrophes n'ignore-t-il pas, en positiviste conséquent à défaut d'être « heureux », que « science, d'où prévoyance ; prévoyance, d'où action ». Voilà pourquoi les trois contributions qui suivent, chacune à leur manière, adoptent une approche analytique spécifique qui privilégie l'analyse de concepts, de théories ou de représentations sur lesquelles s'appuyer pour comprendre les catastrophes.

Ainsi, comme le suggère Florian Choquet, une pensée « écologique » de la catastrophe pourrait-elle s'élaborer à partir d'une perspective englobante, d'inspiration naturaliste, empruntant à la fois à l'approche systémique, à la pensée émergentiste et à l'énactivisme, et qui concevrait l'être humain à la fois comme un vivant, un agent cognitif, et un agent socio-culturel, la considération de ces trois niveaux ontologiques fondamentaux que sont les échelles biologiques, cognitives, et socio-culturelles du fonctionnement humain pouvant seules donner le plein sens de ce que peut être, pour nous, une catastrophe.

On peut aussi, à l’instar de Sari Lemable, remettre en question la grande partition entre la nature et la culture, au sens large, parce qu’elle nous rendrait incapable de saisir la nature propre de la crise, indissolublement environnementale et anthropologique, à laquelle nous sommes confrontés, et lui préférer les alternatives proposées par le posthumanisme et le néomatérialisme contemporains, qui nous permettraient de penser à nouveaux frais, au-delà de tous les dualismes inféconds, notre situation présente et les différentes solutions pour y échapper.

Finalement, il est aussi fructueux de s’interroger, comme le fait Alexandre Brault, sur les différentes modalités par lesquelles le drame, la littérature et le cinéma dit d’anticipation ou de science-fiction ont pu servir, avant que des perspectives spéculatives plus « abouties » émergent, de laboratoire aux conceptions de ce qui pourrait arriver en cas de catastrophe, favorisant ainsi l’apparition et la diffusion d’une esthétique propre à la catastrophe, celle du sublime. Preuve s’il en fallait que la philosophie peut aussi s’enrichir au contact de représentations ou de discours relevant d’autres dimensions – émotionnelles, affectives, imaginaires – de la pensée.

Sans bien sûr épuiser l’ensemble des possibles philosophiques, ces différentes contributions visent, plus modestement, à introduire à un champ de réflexions tout à la fois ancien, varié et, malheureusement, d’une actualité indiscutable. Et, parce que le dossier qui les rassemble résulte dans une grande mesure d’un travail collectif, initié à l’occasion d’un séminaire de cycles supérieurs donné à l’Automne 2019 au Département de philosophie de l’UQAM (Montréal, QC) et animé par Vincent Guillin, qu’on nous permette de remercier ici toutes les personnes ayant participé à cette activité (Maria Barada-Benamou, Alexandre Brault, Florian Choquet, Anne Cloutier, Maxime Lachapelle, Sari Lemable et Laura Pellat-Meiniger), ainsi que l’équipe d’*Ithaque*, pour avoir sollicité et accompagné un tel projet.